

Patrick Varetz

Jusqu'au bonheur

Roman



Extrait de la publication

Jusqu'au bonheur

Patrick Varetz

Jusqu'au bonheur

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-84682-355-5
www.pol-editeur.fr

*Je prends le sens des choses où je le
trouve ; si je ne le trouve pas, je l'invente.*

William T. Vollmann,
Trois méditations sur la mort

*Au terme de ses six renoncements,
l'être inquiet retourne au bonheur et au
néant.*

Théorème de Kuzlik

Un

Mâle et femelle

*(Je renonce à fructifier, multiplier
et emplir la terre.)*

On nous a réunis là pour nous transformer, en prenant grand soin de nous convaincre du caractère anecdotique de notre existence. Nous n'avons aucun droit et tout est mis en œuvre pour éradiquer nos différences. Vos visages nous répètent assez que nous ne valons rien, que nous déprécions l'espèce, et pourtant chacun de vous semble ignorer – dès qu'on lui pose la question – les raisons précises de notre internement. Nous expions à l'aveugle, soumis à votre indulgence. Tous, sans exception, nous nous sommes réveillés dans de mauvais draps. Vous voyez, je ne renonce pas facilement à mon humour, aussi piteux soit-il. La bouche pâteuse, le front ravagé par la douleur, alourdis par le doute, travaillés par un sentiment diffus de culpabilité, nous sommes sortis du tunnel. Une absence impardon-

nable, qu'il serait douteux de résumer à une perte de conscience, délimite sans ambiguïté la frontière entre notre vie passée et notre enfer actuel. Ici, la première chose que l'on aperçoit en ouvrant les yeux, c'est le plafond de la chambre commune où l'on nous stocke. Dans ce dortoir, un lit ne demeure jamais vide bien longtemps : dans l'heure qui suit la disparition de l'un d'entre nous, deux sbires – on dirait à peine des infirmiers – viennent déposer un nouveau patient, inconscient et nu, sur la couche laissée vacante. Pressés de déguerpir, vos hommes de main ne se donnent pas la peine de rectifier la position de l'âlèse pour dissimuler les taches sur le matelas. Dans l'enceinte de cet hôpital, nous sommes nombreux à attendre – hommes, femmes et enfants –, regroupés selon notre sexe et notre âge. Nous devons vous paraître terriblement prévisibles, avec nos mines de déterrés. Nos premiers jours de réclusion sont marqués par l'incompréhension, mais la prostration a tôt fait de nous peser. On évite, bien sûr, de nous violenter, et le docteur Kuzlik, sous l'autorité duquel nous sommes placés, n'oublie pas de se montrer rassurant avec chacun d'entre nous. Selon lui, la thérapie qui nous est imposée provoque d'excellents résultats, au point que personne, jamais, n'a trouvé l'occasion de s'en plaindre. Une fois dans son service, nous mettons soixante-quatre jours à dépérir : c'est inexorable et

mathématique. Le chiffre, soixante-quatre, circule entre nous et certains prétendent avec aplomb qu'il doit forger une symbolique secrète en liaison avec le bonheur. Le bonheur : c'est un terme qui revient souvent dans le discours de Kuzlik et de ses séides, sans doute pour apaiser nos esprits inquiets. À les entendre, la vie se serait détournée de nous, nous ne ferions qu'entretenir le fantasme d'un cœur qui bat et d'une poitrine qui se soulève, mais, une fois notre cure terminée, nous serions en droit d'accéder à une sphère supérieure, pour y connaître la félicité. Telle peut se résumer leur théorie : ce qui n'empêche pas certaines rumeurs, plus alarmistes, de circuler.

Nous paraissions plutôt inoffensifs : les enfants eux-mêmes ignorent la brutalité et ne semblent pas frappés d'idiotie congénitale. Les femmes n'ont pas de mots vulgaires à la bouche et bien peu affichent des têtes d'empoisonneuses. À nous voir, on nous croirait tous nés sous le signe de l'innocence. On nous nourrit trois fois par jour, d'un bouillon clair et où surnagent des racines. Après quelques jours de ce traitement, la salive s'épaissit au fond de notre gorge et nos yeux s'enfoncent au creux de nos orbites. On nous purge, paraît-il. Très vite, quand on nous interroge, nous nous révélons incapables d'ordonner

les faits et de raconter notre histoire. Vous semblez déçus par notre attitude et vous nous invitez à nous ressaisir, à solliciter au tréfonds de nous un courage qui semble nous faire défaut. Vous n'êtes pas longs à nous prescrire un temps de parole hebdomadaire obligatoire. On nous isole alors dans une petite cellule, où chacun est prié de rester debout. Une voix, bienveillante, quoique exempte de compassion, nous invite à nous confier, sans rien omettre de ce qui nous passe par la tête, comme je le fais en ce moment. Nous ignorons tout du sort réservé à nos familles et à nos proches (je ne parle pas pour moi) et beaucoup, dans les premiers temps, suscitent des yeux l'apparition d'un être cher qui pourrait les secourir. Les jeunes enfants, hermétiques à toute pudeur, pleurent et appellent leurs parents. Il arrive parfois que des cris retentissent, obligeant vos sbires à intervenir et à séparer deux êtres qui ont cru se reconnaître. Vous nous interdisez tout regroupement dicté par élection d'affinité : l'affectivité – dites-vous – ne doit plus gouverner notre existence, nous devons nous libérer des contraintes du désir. Femmes et hommes, petites filles et petits garçons sont maintenus à distance respectable : il nous faut, selon vous, apprendre à redémarrer sur des bases nouvelles. Les erreurs accumulées dans notre ancienne vie ne nous ont-elles pas servi de leçons? Sommes-nous obtus au

point de ne pas vouloir briser nos chaînes? Quand vous nous interrogez, vous vous plaisez à souligner que notre mémoire s'efface, que nos certitudes sont battues en brèche, que finalement nous serons bientôt prêts à reconnaître le bien-fondé de notre situation. On ne nous veut aucun mal : vous le répétez sans cesse, allant jusqu'à prétendre nous aider. Selon vous, nous subissons l'emprise de nos vieux démons et vous intervenez à point nommé pour nous soustraire à ces dominations perverses. Nous devons tout accepter, faire bonne figure, cesser de nous obstiner. Notre mauvais caractère nuit aux progrès que nous pourrions accomplir. Pour nous mettre en garde, vous désignez à notre attention les plus mauvais éléments : ceux qui demeurent prostrés des jours entiers, ceux qui s'épuisent en gestes incohérents, ceux qui tentent d'en dresser d'autres contre vous. On nous engage à méditer leurs exemples, à mesurer leur aveuglement. Il n'est pas bon pour nous, dites-vous, de bouder. C'est le docteur Kuzlik, dont le pouvoir ici semble discrétionnaire au point d'en être totalitaire, qui parle de bouderie. Pour lui, nous sommes tous des enfants inoffensifs et mal élevés.

Je sens bien que parler me dépossède peu à peu du sentiment d'exister : comme le sang qui

s'échapperait d'une plaie. Je sollicite la colère en moi, je la convoque sans succès et je me maudis de ne pouvoir nourrir spontanément un sentiment de révolte. Quand je commence à vous parler, je ferme les yeux et je scelle mes paupières avec mes poings vissés au fond des orbites : pour ne pas voir ce qui s'enfuit par ma bouche, peut-être contre mon gré. Le docteur Kuzlik, qui s'entretient avec chacun d'entre nous dès notre arrivée, surveille avec intérêt nos progrès. On nous l'a dit, on nous l'a répété : nous ne pouvons pas le décevoir. Même si ce n'est pas à lui que nous nous adressons directement, c'est pour lui que nous nous plions à la discipline commune et pour notre propre bien, évidemment. Cela vaut mieux. Ceux qui se taisent seraient aussitôt mis à la diète : dès le lendemain, on leur refuserait leurs trois bols de bouillon. C'est, en tout cas, une rumeur qui circule avec persistance. Personnellement, je n'ai jamais vu dans mon dortoir quelqu'un échapper à la distribution matinale, mais c'est vrai que je suis là depuis trop peu de temps. À propos de la nourriture : le menu va-t-il varier, ou en serons-nous toujours réduits à un régime aussi strict? Je me doute qu'il n'entre pas dans votre pouvoir de me répondre, mais qui m'empêche de poser la question? Cette mauvaise soupe, où flottent des bâtons filandreux – on dirait des scorsonères –, nous donne à tous une haleine de bouc et provoque chez

certains – je ne fais que répéter ce que j’ai entendu – des hallucinations. Je comprends bien qu’il me reste moins de soixante jours pour passer à autre chose – pour me transformer –, si je récite bien ma leçon, mais cela va-t-il me rendre meilleur? Vais-je, au bout du compte, connaître la paix? Ou, au contraire, des souffrances plus immédiates, des tortures plus délibérément aveugles, nous attendent-elles? Cette angoisse et ces interrogations doivent vous paraître bien naïves. Quand l’un d’entre nous est trop faible, trop anémié, deux sbires viennent à la nuit le déloger de sa couche. Où l’emportent-ils, ce paquet docile? Et quel sort lui réservent-ils? Nous n’avons aucun moyen de le savoir et j’ai bien compris qu’il était impossible de percer votre carapace. Dois-je trahir mes compagnons de chambrée? Suis-je là pour reporter chacune de leurs paroles? Jouons-nous tous un vilain rôle? Testez-vous notre capacité à dévoiler un nouveau visage, plus ambigu? Ces hommes qui m’entourent me ressemblent tant, ou plutôt je suis tellement enclin à m’identifier à eux, à force de partager le même sort et les mêmes traitements, que j’ai l’impression déjà de dévoiler leurs secrets en mettant mon âme à nu. Car il s’agit bien de l’âme, n’est-ce pas? Si l’on cherche à nous affamer, à nous amoindrir, c’est bien pour ronger notre suffisance et mettre à nu l’os, ou le cartilage, de notre âme? Bien sûr, entre nous, nous finirons

par échanger des noms : il nous reste bien peu de choses auxquelles nous accrocher et notre identité constituera – je l’imagine – le dernier rempart face au néant qui cherchera à nous happer. Mais tous ces noms, vous les connaissez déjà : le contraire serait inconcevable. Vous ne devez pas manquer de dresser des listes, pour vous perdre ensuite dans des calculs statistiques. Je n’ai jamais su attirer les confidences, alors ne vous attendez pas à autre chose que ce tissu de conjectures et d’interrogations. Cela changera, sans doute : mais vous savez déjà quand et comment. Je devrais peut-être vous révéler certaines choses de mon passé : c’est au coin de ce bois-là que vous m’attendez ? Oui, bien sûr. J’aurais dû y penser plus tôt. Il arrive toujours un moment où quelqu’un exige de vous des comptes, des explications. Ma vie aboutit à un terrible fiasco. Je n’ai su faire preuve d’aucune constance : c’est cela que vous voulez entendre ? J’ai fui mes responsabilités, j’ai vilipendé mon énergie et ma santé en quêtes improbables. Je me suis obstiné dans l’idée que j’étais quelqu’un de singulier, au-dessus des contingences. Vous avez fini par me rattraper. Bravo. Mais sans doute n’ai-je pas couru comme un dératé pour vous échapper. Nous avons tous, ici, atteint l’âge du renoncement, et les plus jeunes et les enfants n’échappent pas à la règle. Je comprends bien que pour vous nous ne méritions pas de vivre. Mais qui êtes-vous pour prétendre

épurer le monde et éradiquer l'approximation que nous représentons? Qui vous a fait supérieurs à nous? Vous nous faites travailler, vous prétendez parfaire notre éducation, mais que représentons-nous pour vous? Certains laissent entendre que nous serions des rats de laboratoire, d'autres se voient comme des égarés remis dans le droit fil. Nous avons failli : le poids de notre faute pèse sur nous, plus lourd que le châtiment lui-même. Voilà ce que je crois, moi. Plus je parle et plus la salive s'épaissit au fond de ma gorge : je sens comme une main qui m'étranglerait de l'intérieur. On m'a stoppé dans mon élan. Quand j'ai été pris, j'étais sur le point de me révolter. Est-ce cela la raison? Fallait-il que l'on me rappelât à l'ordre de si brutale façon? Tu as presque soixante ans, mon vieux : tu ne penses pas qu'il est temps de renoncer aux frasques et aux emballlements? Vous me guettiez, c'est ça? Et les autres, autour de moi, qu'ont-ils fait pour mériter ce qui leur arrive? Nous n'avons plus d'avenir, au sens où tout, chaque jour, se répète, avec une douloureuse régularité. Où sont les surprises dans notre vie? À quelle part d'impondérable pouvons-nous nous raccrocher? Tout a été écrit pour nous, bien avant que nous rouvrions les yeux dans cet hôpital. À quoi bon se serrer les coudes, échafauder des plans sur la comète, croiser et tenter de capter le regard des femmes? À quoi bon lutter pour devenir

meilleurs, comme vous nous enjoignez de le faire? Le peu de nourriture que vous nous consentez nous égare plus que la faim. Les racines nous échauffent le sang et nous procurent une énergie fébrile, visiblement factice. Nos cœurs s'emballent, jusqu'à provoquer des pointes de douleur qui nous immobilisent le souffle. Nos yeux, très vite, ne nous appartiennent plus : ils se rétractent à l'intérieur de leurs orbites et s'obstinent à voir ce qui n'existe pas. De drôles de silhouettes nous accompagnent dès le réveil : des fantômes sans consistance, qui se glissent le long des murs comme des voleurs. On dirait des âmes en peine, les reliquats – peut-être – de ce que nous avons été.

La nuit, nous entendons des voix qui se relayent pour nous maintenir dans l'hébétude et nous empêcher de sombrer au plus profond d'un sommeil réparateur. Des murmures de femmes, de vieillards et d'enfants nous accompagnent, alors que nous tentons de traverser l'obscurité pour rallier l'aube et laisser couler dans notre gorge ce bouillon chaud qui éteindra notre fatigue et notre douleur pendant de longues secondes. Ces voix n'ont rien de commun avec celle qui, à l'instant, vient de m'intimer l'ordre de rompre le silence, comme si je n'avais pas le droit de m'octroyer le temps de

la réflexion, pour mesurer mes propos. Vous nous pressez de tout vous abandonner, sans calcul. Et j'imagine que, bientôt, les monstruosité les plus intimes remonteront à la surface. Vous n'attendez que ça. Je voudrais tant, par bravade, me contenter d'effleurer les événements, dans le dessein de vous lasser, mais je crains bien de n'y pas résister le premier. La monotonie de nos existences nous oblige à creuser en nous. Le vide appelle un vide encore plus grand.

Dans le quartier des hommes, nous nous égratignons à coups de mots : quel autre moyen avons-nous de relever la tête et de nous mesurer ? L'abondance de salive rend notre diction pâteuse, hasardeuse. La faiblesse limite la portée de nos gestes et jette le discrédit sur la sincérité de nos emportements. Nous avons piètre allure dans nos chemises sales, retenant d'une main nos pantalons qui tombent et tirebouchonnent sur nos chevilles. Une vilaine barbe nous brouille le visage : on voudrait effacer nos traits, gommer notre personnalité, que l'on ne s'y prendrait pas autrement. On nous contraint à la négligence, en nous laissant croire que l'absence d'hygiène relève désormais de la plus nécessaire humilité. L'élégance, les soins du corps, le refus des odeurs : voilà qui appartient à l'ancien

monde. Nous avons trop longtemps voulu échapper à notre condition, il est donc normal que la colère nous remonte en travers de la gorge et que nous nous jetions les mots les plus durs à la figure. Notre hargne, sans objet, nous contracte l'épigastre autant que la faim. Les femmes ne sont pas mieux loties que nous : on en voit régulièrement qui se coulent des regards haineux, en dressant le poing. Leurs bouches se tordent, elles hésitent à vider leur sac en public, mais l'on devine chez elles une rancœur plus forte que chez nous. La peau cirreuse, le teint pâle, les cheveux défaits, les yeux lointains, elles ressemblent à des folles, et nous, simplement à des pauvres types. On nous a séparés et c'est tant mieux : personne, parmi nous, n'envisage une telle promiscuité d'un bon œil. Ça nous évite nombre de complications. Vous pouvez être rassurés : nul, ici, ne songe à tromper la vigilance des gardiens pour aller tirer son coup. Le temps n'est plus à la gaudriole. D'ailleurs, de quoi aurions-nous l'air ? Si quelquefois nous tentons, en vain, de nous caresser sous le drap, c'est uniquement pour vérifier que nous sommes bien vivants. La réponse qui nous est donnée, en l'espèce, ne laisse pas de nous alarmer. Notre sexe demeure inerte entre nos doigts : cela m'arrive à moi et j'en déduis, pour me rassurer, que personne n'échappe à cette trahison infamante. Pour me consoler, je me raconte que nous

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en janvier 2010
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2151 – N° d'édition : 170407
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2010

Imprimé en France



Patrick Varetz
Jusqu'au bonheur

Cette édition électronique du livre
Jusqu'au Bonheur de PATRICK VARETZ
a été réalisée le 11 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2010 par Floch
(ISBN : 9782846823555)
Code Sodis : N41942 - ISBN : 9782818002667
Numéro d'édition : 170407